

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°9 – juin/juillet 2007

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

*Un doux adolescent éteint son flambeau et s'endort
Douce devient la mort comme un murmure de harpe.*

Ainsi s'exhalent les *Hymnes à la nuit*, soupirs juvéniles, tristesse nerveuse, suavité d'un printemps de la force mâle qui faute d'avoir pu se heurter encore aux antiques nécessités se dilate aux limites de la vie dans l'Absolu. A tous il manque l'achèvement, le fruit du temps, le sceau de la durée et de l'art difficile. Indécis, fébriles, ambigus, ils tracent certains commencements d'eux-mêmes, certains commencements aussi de l'Allemagne éternelle.

Gabriel Bounoure, « Moments du Romantisme Allemand », 1937.

RECEPTION DE NOVALIS EN FRANCE

Parmi les projets de la Fondation Novalis dont les lecteurs de cette lettre bimestrielle ont été entretenus (*Lettre n°7*), le plus avancé est l'édition en ligne, prévue prochainement, d'un grand nombre de documents concernant la réception en France de l'œuvre de Novalis : premières traductions, dès 1831, premières études parues à la même époque, dans des journaux (*L'Avenir* du comte de Montalembert) et des revues comme *La Nouvelle Revue germanique*. Deux volumes regroupant une série d'articles allant de 1831 à 1908 seront disponibles dans les semaines à venir sur le site *D'Orient et d'Occident*. La publication d'études plus longues (Carlyle, Émile Spenlé, Lerminier) et de documents rares viendra en suivant. L'intérêt de ces textes est indéniable non seulement du point de vue de l'histoire de la littérature, mais aussi pour ce qui est de la portée spirituelle de l'œuvre de Novalis, de son message, et de son importance accrue dans un monde occidental qui a rompu avec sa propre tradition spirituelle. Il se trouve, en effet, que, dans leur grande majorité, ces écrivains, ces essayistes ont approché d'une manière toujours actuelle pour nous le mystère de cette œuvre – et de la vie même de Novalis. Leurs interprétations, aussi diverses qu'elles soient, constituent une promesse qu'il nous appartient de réaliser.

*

Pourquoi une édition en ligne ? La situation actuelle du monde de l'édition ne permet pas la publication de ces textes, et quand bien même un éditeur en prendrait le risque commercial, leur diffusion forcément confidentielle ne permettrait de toucher qu'une minorité de lecteurs. L'édition en ligne autorise les plus grands espoirs, en ce qu'elle s'adresse à un vaste public francophone, dispersé partout et qui aura dès lors ces textes à sa disposition. Nous espérons par conséquent que cette Bibliothèque Novalis en langue française recevra un accueil favorable. Quant aux œuvres de Novalis, elles sont accessibles dans diverses traductions de l'allemand en français, dont celle d'Armel Guerne à laquelle nous renvoyons le plus souvent (*Œuvres complètes*, Gallimard, 1975) pour sa remarquable qualité littéraire et ses intuitions poétiques. En ce sens, Armel Guerne s'inscrit dans la lignée des premiers découvreurs de Novalis en France, près de deux siècles après la mort du poète romantique allemand.

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES



Friedrich von Hardenberg.

ALBERT THOMAS

Frédéric de Hardenberg naquit, le 2 mars 1772, à Wiederstedt, dans l'ancien comté de Mansfeld, en Saxe, fils aîné d'une famille de onze enfants. Son père, dont il devait plus tard embrasser la profession, était directeur des célèbres salines de Weissenfels. C'était un petit garçon débile et rêveur. Son intelligence ne s'éveilla qu'à la neuvième année, après une maladie grave. Dès lors il se mit à étudier avec ardeur et son esprit s'ouvrit avidement aux choses du dehors. L'influence de son père, homme rigide et pieux, converti récemment aux idées religieuses de la secte des frères moraves, était contrebalancée par celle d'un oncle, spirituel et homme du monde, et par la tendresse intuitive d'une mère.

Étudiant à Iéna, et à Leipzig, le jeune Hardenberg se lia d'amitié avec Frédéric Schlegel, qui eut sur lui les premières influences littéraires. S'il lit énormément, il mène cependant une vie déréglée et ne fait nullement prévoir le mystique qu'il deviendra plus tard. A. Leipzig, il fait des dettes et s'émancipe au point que son père l'exile à la petite université de Wittenberg, où il rattrape avec peine, en quelques mois, les connaissances nécessaires à ses examens de droit.

En octobre le jeune homme s'installe à Tennstaedt, en Thuringe, où, sous la direction du bailli Just, qui fut plus tard son biographe, il devait s'initier à l'usage pratique de la législation saxonne. C'est alors qu'il connut Sophie de Kühn, qui fut sa muse et son inspiratrice. Elle n'avait que treize ans lorsqu'il la vit pour la première fois, mais il se mit à l'aimer d'un amour sans bornes et ils se fiancèrent secrètement.

Cette petite fille était déjà très femme. Elle ne savait pas l'orthographe et patoisait horriblement. Avec un air de candeur angélique elle écoutait les grivoiseries que débitaient ses frères, et les élans de passion du jeune poète s'élevaient vers elle sans qu'elle en comprît le sens, sans qu'elle en parût touchée.

Tous deux étaient de santé débile. Sophie, déjà marquée par la mort, ne fit que retenir davantage, par son charme étrange, l'esprit enfiévré de Novalis. Les premiers fragments littéraires qu'il composa datent de cette époque. Son intelligence s'affine sous l'influence de la passion. Avec ce goût des déductions psychologiques qui lui est propre, il s'applique à saisir les correspondances mystérieuses entre les choses. Sa notion de la poésie se précise et il note, aux hasards de la méditation, des aphorismes d'une allure singulièrement originale.

Lorsque l'état de l'aimée ne laisse plus d'espoir, il s'hypnotise sur sa fin prochaine. Le poète entreprend alors contre la mort une lutte surhumaine. Les nerfs tendus à l'extrême, il assiste à l'agonie de la jeune fille, persuadé qu'ils s'en iront ensemble dans l'au-delà. Quand Sophie meurt, au printemps de 1795, l'initiation mystique de Novalis est achevée. Il est mûr désormais pour la poésie romantique.

Pénétré d'une langueur extrême, l'âme débordante de tristesse, ivre de la mort, son esprit semble rivé à l'infini. Jour pour jour, il note dans son cahier l'intensité de ses élévations vers la bien-

aimée qu'il confond avec le principe divin. Il compte les jours écoulés depuis la mort de Sophie et ces chiffres lui servent à dater son journal. De cette époque de repliement sur soi-même naissent les premières *Hymnes à la Nuit*, ces poèmes d'une si magnifique envolée.

Cependant le désir de la mort ne devait pas empêcher Novalis de renaître à la vie. Comme il avait dû prendre du service dans l'administration de son père, la nécessité de compléter ses connaissances scientifiques le poussa à un séjour d'un an à l'École des Mines de Freiberg (1797). Le géologue Werner y professait ses théories originales sur la formation de la croûte terrestre. Sous l'influence de ses doctrines il écrivit les *Disciples à Sais*, ce fragment d'un roman de philosophie naturelle où le savant est esquissé sous les traits du « maître ». A ce moment précis de sa vie, Novalis paraît vouloir pencher vers la philosophie, prêt à abandonner la littérature d'imagination. Il s'était livré à l'étude assidue du scientisme de Fichte ; Hemsterhuys, Jacobi, Hamann, la fréquentation personnelle de Schelling avaient imprimé à son esprit une direction bien déterminée, que devait affirmer encore la lecture de Zinzendorf et du vieux mystique Jacob Böhme.

Son penchant à la méditation ne pouvait que grandir sous l'empire de ces préoccupations tout intellectuelles. Pourtant il a de brusques retours à la poésie. Le *Conte de Jacinthe et de Feuille de Rose* est enchâssé comme un pur joyau dans les discours graves des *Disciples à Sais*. C'est, si l'on veut; le point central de toute la production de Novalis, dont les *Hymnes* et *Henri d'Ofterdingen* forment comme les deux extrémités. Les *Fragments* s'inspirent tour à tour de l'une ou de l'autre de ces œuvres, fluides, souples, fixant au passage tel moment de la méditation chez ce jeune penseur que l'âme envolée de Sophie ne semblait plus hanter que de loin en loin.

Nous sommes dans la période la plus agitée du romantisme allemand. Hardenberg, par l'entremise des Schlegel, fait à Iéna la connaissance de Louis Tieck (1799). Ce fut une rencontre décisive pour sa destinée littéraire. Par ses *Fragments*, il était entré dans les lettres allemandes comme critique et comme penseur. Les Schlegel, avec leur esprit analytique, leur talent de polémistes, n'avaient su le pousser à la création poétique. Il semble que l'imaginatif Tieck, ce fervent de la nature, lui ait donné cette vaste impulsion qui amena l'artiste à dominer le penseur. Alors il donna, coup sur coup, ses parfaites poésies lyriques et les premiers chapitres de son roman. Mais la mort le guettait. Deux ans après, au moment où on le saluait

comme l'espoir de la nouvelle École, il mourait de la poitrine, n'ayant pas atteint sa vingt-neuvième année.

NOVALIS

—

Henri d'Otterdingen

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR

GEORGES POLTI et PAUL MORISSE

PRÉFACE DE

HENRI ALBERT

AVEC UN PORTRAIT D'APRÈS LE TABLEAU DE HADER



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

Ses amis, pieusement, réunirent ses œuvres. Ils lui tressèrent une couronne de gloire qui, pendant trente ans, ne se fana point. De ce qu'il est mort jeune et qu'il était très beau, un charme poétique s'est répandu sur sa personne : celui qu'on appelait « la plus aimable apparition du romantisme » devint un être légendaire, plein de douceur et de tendresse. Il agissait puissamment par le charme de sa personnalité. « Il faut que vous le voyiez, écrit Dorothea Veit à Schleiermacher, car si vous lisiez de lui trente volumes, vous ne le comprendriez pas si bien qu'en buvant une tasse de thé avec lui. » « Dans ses yeux profonds il y avait une flamme éthérée... », note Steffens dans ses souvenirs. Et Tieck le décrit ainsi : « Novalis était grand, élancé, de nobles proportions... Ses yeux étaient clairs et brillants, et la nuance de son visage, surtout celle de son front spirituel, presque transparente... Les contours et l'expression de sa face ressemblaient beaucoup à ceux de l'évangéliste saint Jean, tel que nous le montre le tableau de Dürer à Munich et à Nuremberg. »

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET
TEMOIGNAGES

NOVALIS
Les
Disciples
à Saïs

Traduction par Armel Guerne

Portrait par André Masson

GLM

HISTOIRE D'UN DESSIN

« *Les Disciples à Saïs* de Novalis, dans une traduction d'Armel Guerne avec en frontispice le portrait de Novalis par A. Masson (dessin cliché), est achevé d'imprimer dans l'été 1939. Le contrat entre Armel Guerne et G.L.M. [l'éditeur et poète Guy Levis Mano] date du 30 juin 1939. De Saint-Anne d'Evenos (Var), Armel Guerne écrit à G.L.M. le 11 août 1939 : « Vous lui feriez [à A. Masson] un grand plaisir, j'en suis sûr, et il en serait touché, si vous lui envoyiez dès maintenant un exemplaire : car il ne connaît pas le texte en entier et a grand hâte, je le sais, de le lire. » [...] L'histoire de cette publication avait été fort mouvementée, le caractère entier et susceptible d'A. Guerne se heurtant aux lenteurs et aux silences de Levis Mano. Le dessin d'A. Masson date de 1938 ; année où la publication avait été prévue. Le mot de Guerne à Levis Mano nous confirme que la traduction de Guerne à Masson en 1938 était la première version, remaniée ou augmentée par la suite. Le livre comporte en outre une préface du traducteur. »



La vie est une maladie de l'esprit.
Devenir fleur, animal, pierre, étoile.
Lorsque nombres et figures ne seront plus les clefs de toutes les
créatures, lorsque dans les champs et dans les baisers il y aura plus
de savoir.

Portrait de Novalis par André Masson, pour Novalis, *Les Disciples à Saïs*, Guy
Levis Mano, Paris, 1939

JEAN-CLAUDE SCHNEIDER

NOVALIS ET LA POÉSIE
A LA SECONDE PUISSANCE

C'est par des textes tels que les *Fragments* de Novalis, la Préface des *Gardiens de la Couronne* d'Achim von Arnim ou la *Penthésilée* de Kleist, que le Romantisme allemand approche au seuil du Surréalisme, se tient à la source de notre art contemporain, comme une espèce de sillon conduit vers lui.

Les quelque trois mille fragments de Novalis, quantitativement l'œuvre la plus vaste de ce poète, furent écrits entre 1794 et 1800 ; ils recouvrent donc toute la durée de sa brève activité littéraire. Aussi signifient-ils pour celui qui les écrivit une ascèse, un approfondissement progressif de sa pensée. Ce sont, comme il le confie dans une lettre à Friedrich Schlegel, des « éléments de ce monologue continu qui parle en moi - des coups de sonde ». Imitant quant à leur forme les aphorismes d'un Chamfort, ils s'inscrivent, par leur contenu, dans cette théorie du « fragment » développée par les premiers Romantiques allemands, notamment par Friedrich Schlegel : « Un fragment doit, comme une petite œuvre d'art, être totalement séparée du monde qui l'entoure, achevée en soi-même comme un hérisson ». Vecteur qui porte la charge de la pensée en mouvement, il trouve son expression la plus parfaite dans le *Witz*, cette pointe ironique qui détient un grain d'absolu dans la mesure où elle a le pouvoir de découvrir des « analogies éloignées ». Aussi le fragment se veut-il le plus bref possible : « La brièveté est le corps et l'âme du *Witz* » (Jean Paul).

Pourtant, si le fragment de Novalis est conforme à cette définition, il la dépasse de beaucoup par son génie même. Certes, il s'agit bien chez lui d'une pluie d'étincelles autour des motifs essentiels, inabordables par les voies détournées et statiques du raisonnement ou de l'exposé, c'est-à-dire d'une investigation par éclairs, brefs et rapides, mais d'autant plus pénétrants. Mais il y sourd aussi un écho de fragment à fragment, une foule d'appels qui se font signe à distance, se renvoient l'un à l'autre, s'harmonisent, comme les éléments d'une musique une et multiple, au point qu'on souhaiterait les entendre « éclater » en même temps, percevoir d'un

seul coup tous ces sons merveilleusement fondus. Seuls les *Fragments* de Novalis répondent à cette évocation donnée par Jean Paul dans son *École Préparatoire à l'Esthétique* :

« Le talent incomplet donne, comme une corde de piano sous la frappe du marteau, un son unique ; le génie, lui, ressemble à la corde d'une harpe éolienne : chacune de ses cordes sait multiplier ses sonorités sous un souffle multiple. Dans le génie, toutes les forces sont d'un seul coup en fleur, et l'imagination n'en est pas la fleur, mais la reine des fleurs, qui ordonne en vue de nouveaux croisements les calices de ces fleurs produisant ensemble leur pollen, elle est comme une force pleine de force ».

Que chacun de ces « coups de sonde » soit indépendant et en même temps intimement lié aux autres, cela tient aussi au but que le poète s'était choisi. S'ils rayonnent dans toutes les directions comme issus d'un même centre invisible, c'est que, composés à l'origine de simples notes ou commentaires écrits à la suite de la lecture de Fichte, Kant, Hemsterhuis (les « Études philosophiques » de 1794 à 1796), de pensées suggérées par les cours entendus à l'École des Mines (les « Études de Freiberg » de 1798 à 1799, qui comprennent à elles seules plusieurs volumes), ces fragments deviennent, avec le « Brouillon Général » (1798-1799) et les « Derniers Fragments » (1799-1800), les éléments d'une œuvre à venir, d'un grand Livre qui embrasserait l'histoire du savoir universel, « grammaire: ou logique, ou basse continue, ou traité de composition appliqués au domaine scientifique ». Projet ambitieux, délirant, pareil à celui du Livre des livres de Mallarmé. C'est dans cette encyclopédie unique que toutes les sciences se fondraient en une seule, selon les méthodes scientifiques du géologue A.-G. Werner (le Maître des *Disciples à Saïs*), pour fournir les bases d'une « métaphysique de toutes les activités de l'esprit » ; science des sciences, donc science à la seconde puissance, de la même façon que la réflexion poétique sur la poésie est poésie à la seconde puissance.

Ici, Novalis est le devancier direct de notre époque, où la poésie est devenue réflexion sur l'acte poétique ou sa genèse, et le roman, expérimentation de ses moyens ou de ses limites. Dans les *Fragments*, plus qu'en aucune autre œuvre de ce poète, nous percevons à nu son désir de conscience, sa volonté de tout comprendre, de tout relier, sa soif de lucidité. « Que le risque soit ta clarté » dit René Char ; Novalis écrivait : « Le jeune poète ne sera jamais assez froid ni assez réfléchi... Le poète est de pur acier, sensible comme un frêle fil de verre, dur comme un silex

intraitable... La poésie exige qu'on l'exerce comme un art de rigueur » (*Henri d'Ofterdingen*), phrase qui trouve une résonance dans cet autre « fragment » de Char : « Le poète émerge d'une imposition subjective et d'un choix objectif ». Novalis, lui aussi, se veut à la fois « sérénité » et « crispé », car pour lui « rêver et simultanément ne pas rêver – c'est l'opération du génie ».

Ne nous étonnons donc pas de trouver chez le poète des *Hymnes à la Nuit* de nombreuses réflexions sur la lumière, « symbole de la vraie pondération ». Peut-être faut-il chercher là cette caractéristique essentielle qui distingue de ses contemporains ce poète qui s'était choisi un nom latin et qui, entre un mot d'origine germanique et un autre d'origine latine, préférait presque toujours le second. Nous sommes-nous demandé parfois, parmi les nuances infinies du bleu, laquelle était celle de la nuit à laquelle il se vouait ?

FRAGMENTS

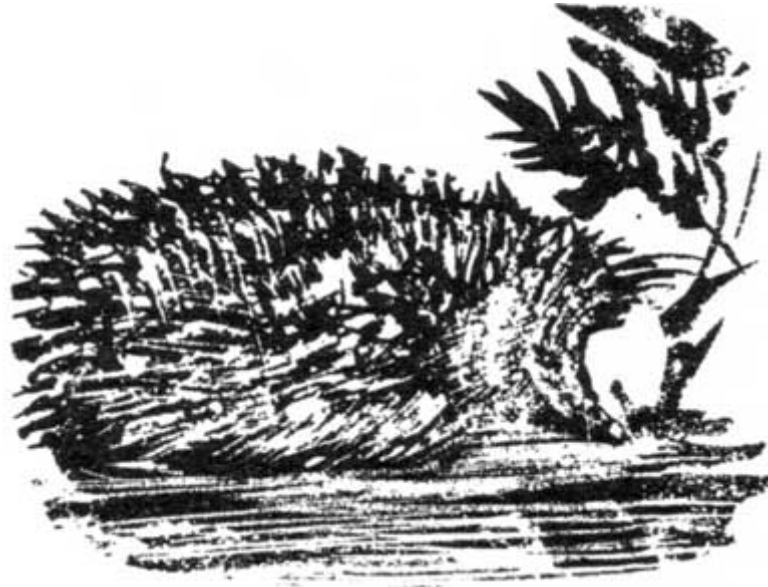
J'éprouve pour Sophie, non de l'amour, mais de la religion. L'amour absolu, au-delà du cœur et fondé sur la foi, est religion.

Par une volonté absolue, l'amour peut se muer en religion. A travers la mort nous devenons dignes de l'être le plus sublime ; c'est une mort de réconciliation.

Toute sensation absolue est religieuse (Religion du Beau. Religion de l'artiste).

Art de tout métamorphoser en Sophie et inversement.

Le cœur est la clef du monde et de la vie. C'est pour nous vouer à l'amour et à autrui que la vie nous plonge dans l'abandon. Notre imperfection nous rend sensible à l'influence des autres, et cette action sur nous d'un être étranger est une fin. C'est ainsi que dans la maladie, les autres seuls peuvent et doivent nous venir en aide. Vu sous ce jour, le Christ est assurément la clef du monde.



« Un fragment doit, comme une petite œuvre d'art, être totalement séparée du monde qui l'entoure, achevée en soi-même comme un hérisson ».

Le sens de la poésie a beaucoup d'affinité avec celui du mysticisme. C'est le sens de ce qui est particulier, individuel, inconnu, mystérieux, *de ce qui doit être révélé*, du fortuit-nécessaire. Il représente l'irreprésentable. Il voit l'invisible, sent le non sensible, etc. La critique de la poésie est une absurdité. Il est déjà difficile de décider si quelque chose est ou non poésie ; mais c'est la seule décision possible. Le poète est véritablement hors de lui-même – c'est pourquoi tout, en lui, peut advenir. Il représente littéralement le sujet et l'objet, le sentiment et le monde. D'où l'infinité et l'éternité d'un bon poème. Le sens de la poésie a beaucoup d'affinité avec celui de la prophétie, le sens religieux, et la voyance en général. Le poète ordonne, choisit, purifie, invente – pourquoi c'est ainsi et pas autrement, cela lui reste inexplicable.

Novalis, « Fragments sur la poésie », *La Délirante*, traduit de l'allemand par Antoine Berman

NOVALIS ET L'INITIATION

6 – L'Orientale

La jeune fille *à la ressemblance de son âme* qui accompagne le pèlerin, le *fidèle d'amour*, durant sa pérégrination à l'Orient de notre monde terrestre, est aussi appelée l'Orientale.

Son visage peut prendre diverses apparences *féminines* ; mais il est toujours, pour nous, celui de Novalis, et il porte toujours les mêmes traits ravissants de Lui-Elle (ce *seul* visage adorable, ce visage de Lui-Elle qui est le visage de NOVALIS).

L'Orientale est par conséquent pour nous Novalis, qui est le pôle terrestre de nos existences, comme notre Maître intérieur en est le Pôle céleste. C'est lui-elle, cette compagne *orientale*, qui nous conduit au terme de notre désir, à notre Maître intérieur :

NOVALIS.

Avec ce Maître intérieur, nous entrons dans la connaissance d'un plus grand mystère de *Foi et d'Amour*, d'un secret plus intime encore.

Ce secret est dissimulé dans les traits mêmes du visage de Lui-Elle que seul le *fidèle d'amour* peut déchiffrer, à partir des traits du visage de lui-elle, l'Orientale, qui est la jeune fille *à la ressemblance de son âme*.

Ainsi s'explique le mystère de notre vocation à la Fidélité d'Amour, pour nous qui avons appris à lire la beauté ineffable de Lui-Elle (NOVALIS ou *Sophia*) sur le visage du poète romantique allemand.

SOMMAIRE

Document biographique

Henri Albert, Préface à *Henri d'Ofterdingen*, Mercure de France, 1908

Documents littéraires et témoignages

Histoire d'un dessin (André Masson, pour *Les Disciples à Saïs*)
Jean-Claude Schneider, « Novalis et la poésie à la seconde
puissance », *Cahiers du Sud*, février-mars 1965
« Fragments sur la poésie », *La Délirante*, juillet-septembre 1967

Novalis et l'initiation

6 – L'Orientale



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006-2007